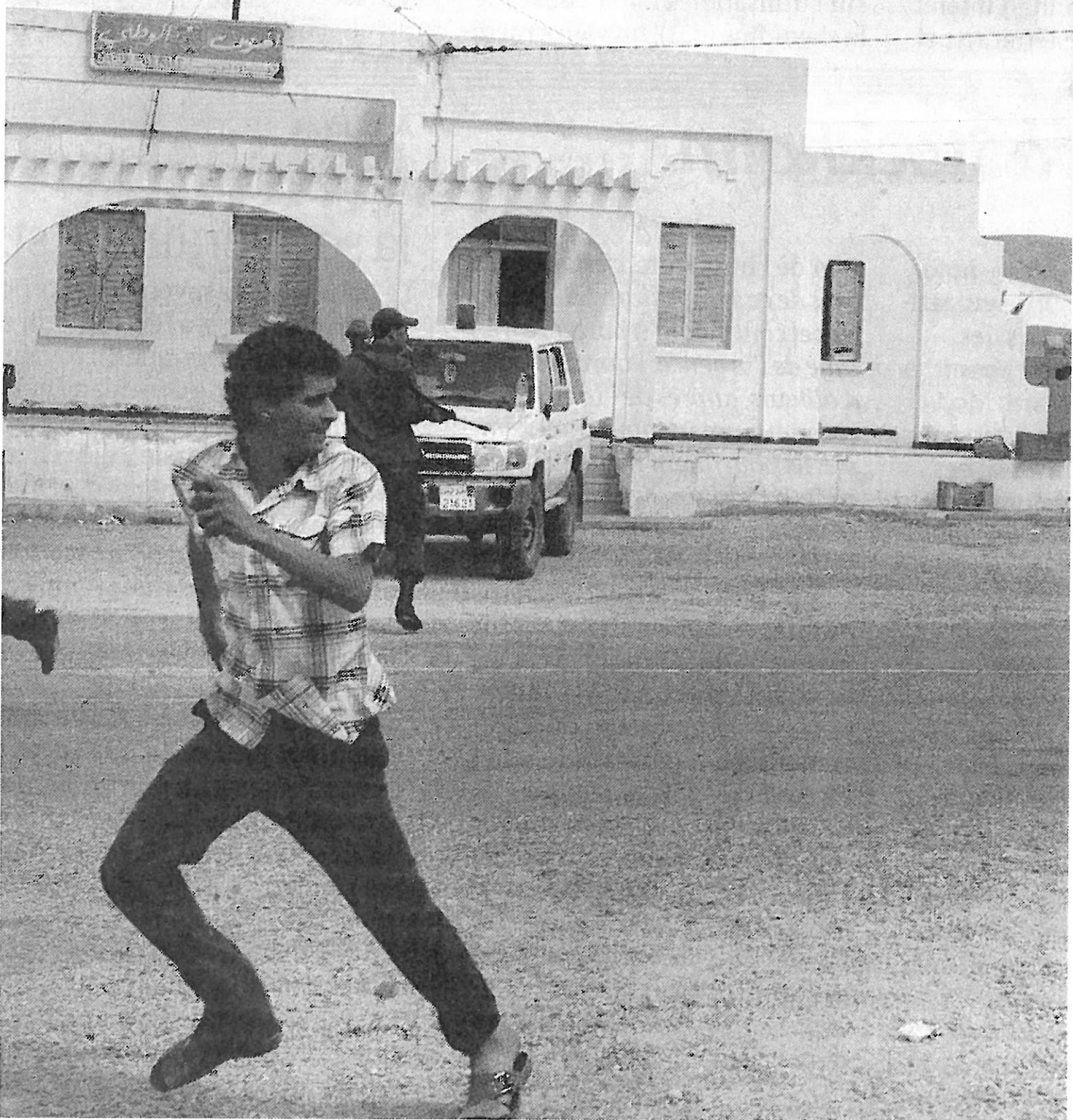


THEATRE PERMANENT

JOURNAL

6 SEPTEMBRE 2013 N°4

PÈRE, NE VOIS-TU PAS QUE JE BRÛLE ?





## Cachez-moi ce père que je ne saurais voir

1. Peu de héros ont des pères. Ou plutôt peu de héros ont des pères que l'on voit aux côtés de leur héroïque progéniture. Quand on voit le père aux côtés de son fils, en général, celui-ci ne brille pas son héroïsme, il ne se démarque pas par sa conduite, et si on les voit ensemble – sur la scène du théâtre – c'est bien souvent pour régler des affaires toutes maritales. Père et fils d'accord, si c'est pour parler papiers et femme à marier.

Il y aurait donc une forme de récurrence discrète qui frappe par son absence : celle des scènes de pères aux côtés de leurs fils, occupés à autre chose qu'à de vagues tracasseries de lignages.

« Cachez moi ce père que je ne saurais voir. »

Pourquoi ?

2. *Dom Juan* de ce point de vue fait exception. Le héros certes est sombre, trouble, il ne se démarque pas par ses *vertus* (tout le monde le lui rappelle d'ailleurs) – astre noir et avili de l'héroïsme des gentilhomme dont il partage pourtant certaines des *valeurs* (Dom Carlos ne s'y trompe pas qui reconnaît en lui un égal, un frère) –, certes, il promet à tour de bras mariages et unions mais ce n'est pas sur ce point-ci (le mariage) que débattent père et fils.

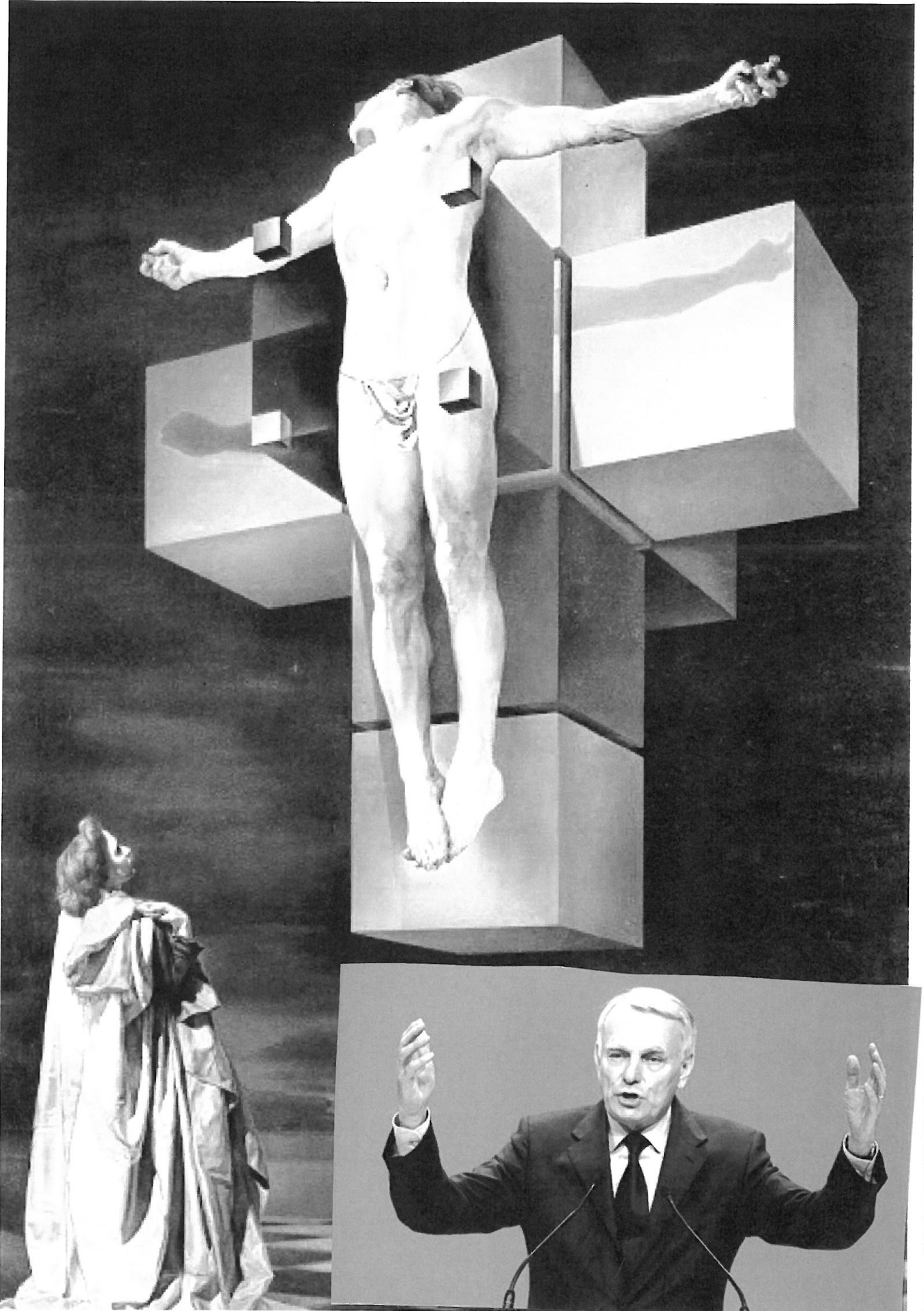
Il y a quelque chose d'étonnant dans ces deux scènes (IV, 4 et V, 1) qui découvrent face-à-face le père et le fils. Quelque chose sur lequel je bute chaque soir et sur lequel la pièce elle-même semble buter. Il y a un *effet paradoxal* de cette co-présence qui mérite d'être interrogé à défaut d'être résolu.

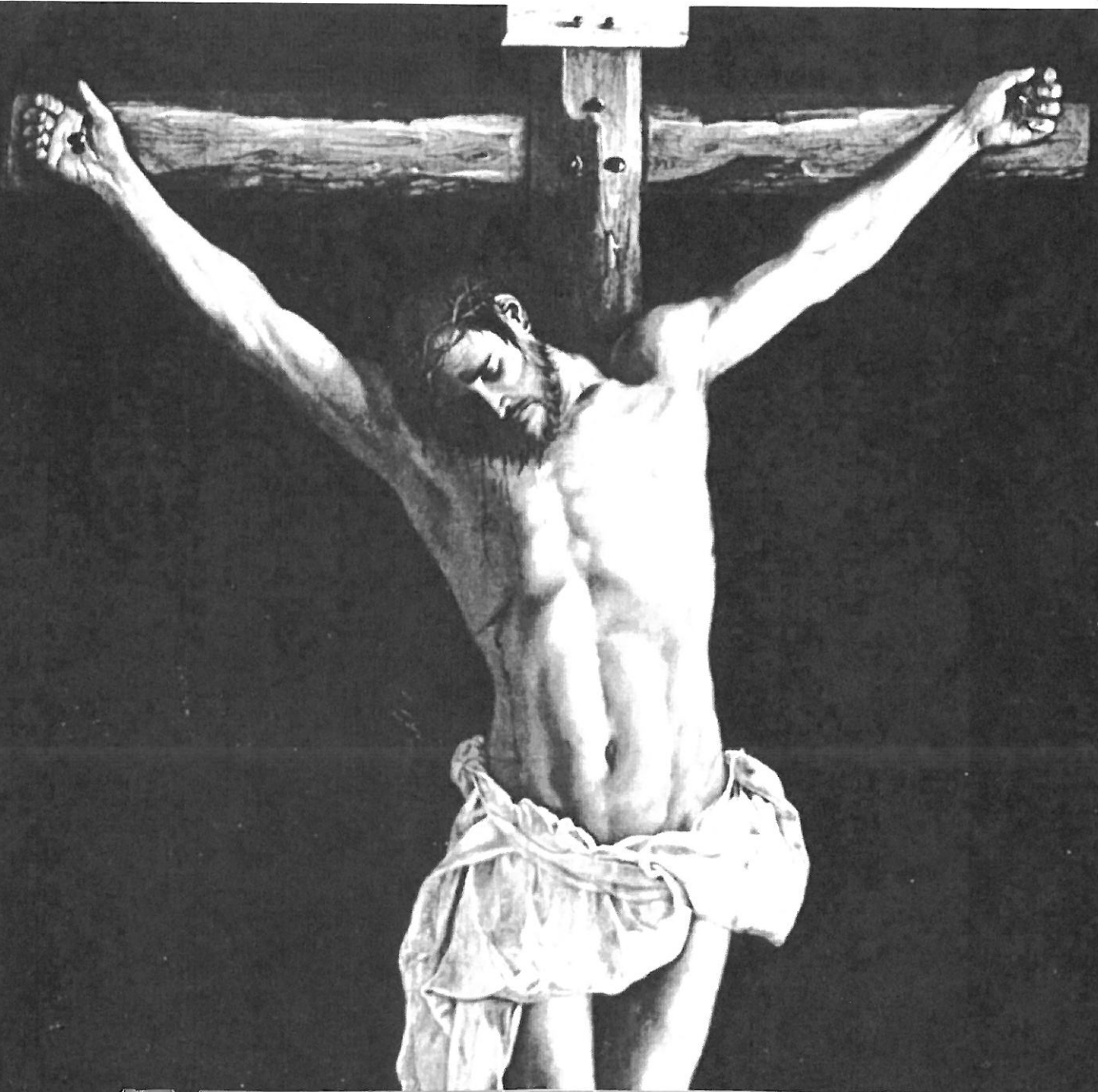
3. Prenons un peu de distance. Et regardons les trois pièces de Molière sous l'angle – plus large – de la famille : que voit-on ? Si l'espace social du *Tartuffe* est clairement celui du giron familial – encore que ses limites ne soient pas si clairement dessinées puisqu'il y a remariage et jonction de bouts de famille drôlement appariés (je pense notamment à Cléante) – bouillon incestueux à l'intérieur duquel est plongé le révélateur et le catalyseur Tartuffe, si l'espace du *Misanthrope* est clairement celui de la société mondaine – où rien de la famille ne semble filtrer car on joue son lignage dans la performance de son moi public –, l'espace social de *Dom Juan* est lui beaucoup plus incertain : qu'avons-nous en effet ? Des frères, une sœur, un fils, son père, un commandeur – qui dans la version de Tirso de Molina (1630) comme dans celle de Dorimond (1658) et dans celle de Villiers (1659) dont s'inspire Molière était le père d'une des filles offensées –, tout cela lancé dans le grand désordre du monde, chacun se croisant, se découvrant, se désirant, se reconnaissant, se méconnaissant, se jurant fidélité, vengeance, passion, jamais plus, juste encore une fois, se disant des choses douces et d'autres affreuses, se trahissant, se cajolant, se fourvoyant, s'étripant, enfin bref s'aimant.

4. Autrement dit la famille est partout et elle n'est nulle part. Il n'y a pas de lieu métonymique de la famille comme on en trouve dans *Tartuffe* par exemple – le salon d'Orgon valant comme principe du lien et de sa possible trahison –, puisqu'il n'y a dans *Dom Juan* que festins et chemins et que l'on est y toujours à table ou à la croisée. Le principe de fraternité apparaît de manière discontinue : Elvire, ne nous sera jamais montrée en présence de ses frères. Comment est-elle, celle-là arrachée à son couvent, à leur côté ? Comment se comporte-t-elle avec la tribu de ses frères ? N'est-elle pas elle aussi fort-en-gueule ? Habile à l'épée ? Bonne cavalière ? Question à la Pierre Bayard que d'imaginer ce que serait ou ferait le personnage quand il n'existe plus mais qui a son intérêt quand il s'agit de famille car la fiction que fait se lever la co-présence du père et du fils est bien de cet ordre : fiction intenable, inenvisageable que celle de l'enfance du père et que celle de l'enfance du fils. Voilà pourquoi Dom Juan ne peut que souhaiter la mort de son père (« DOM JUAN.- Eh, mourez le plus tôt que vous pourrez, c'est le mieux que vous puissiez faire. Il faut que chacun ait son tour, et j'enrage de voir des pères qui vivent autant que leurs fils »), voilà pourquoi aussi Dom Juan ne saurait avoir d'enfant.

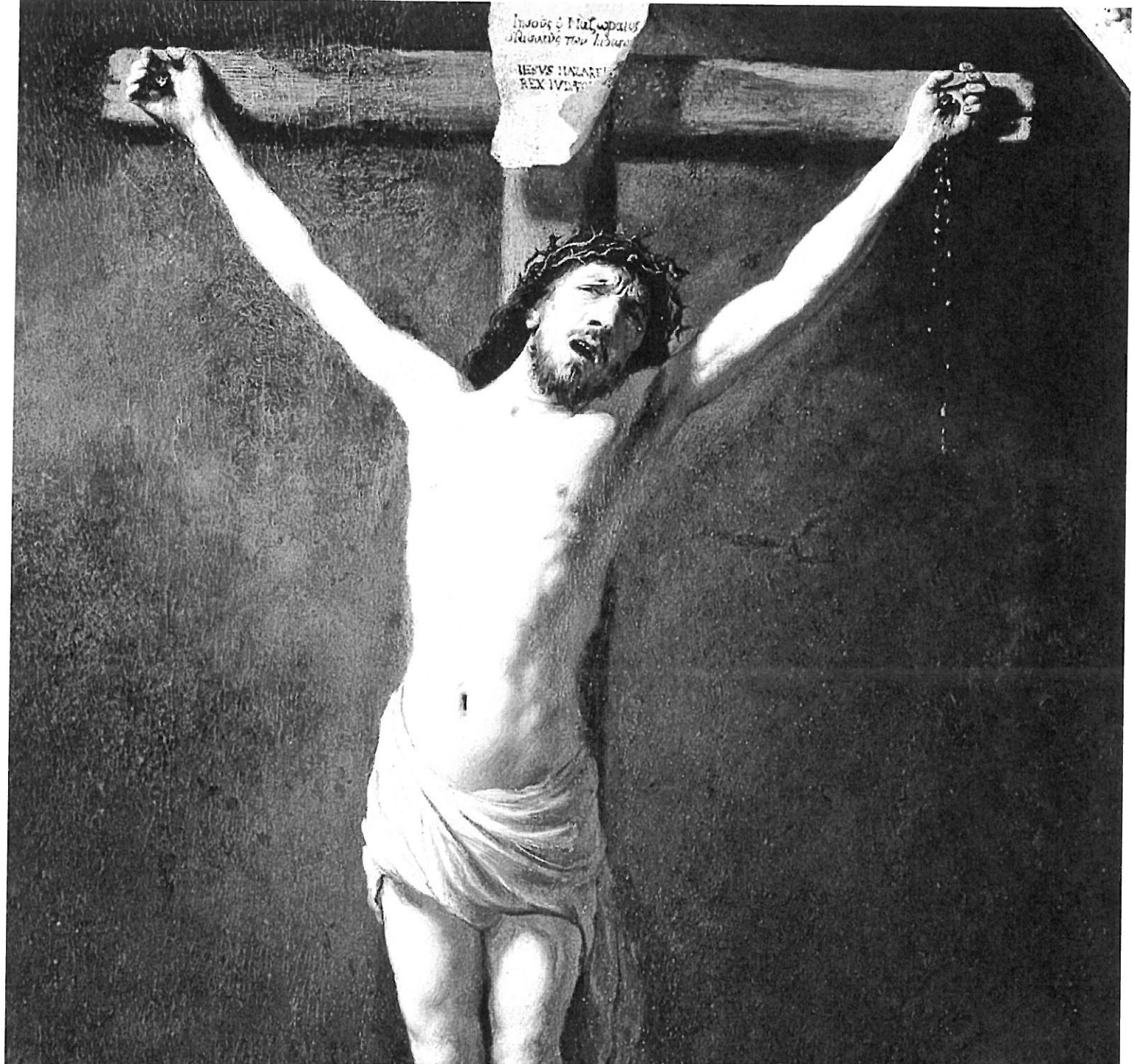
5. Ce que mettent en scène les deux face-à-face du père et du fils, c'est précisément l'impossibilité de leur coexistence. C'est sur ces mots d'ailleurs que Dom Louis commence son discours : « À dire vrai, nous nous incommodons étrangement l'un et l'autre, et si vous êtes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportements. » Pirouette étrange que d'avoir à mettre ensemble le père et le fils pour précisément pouvoir récuser tout principe de filiation, pirouette nécessaire cependant, car qui d'autre qu'un père (noble qui plus est) pouvait-il énoncer sur scène la seule véritable condamnation de Dom Juan – celle que ne fera que répéter symboliquement le Commandeur : « la naissance n'est rien où la vertu n'est pas » - et qui est la seule à véritablement atteindre notre *burlador*.

6. Ni l'un ni l'autre ne parvient à se voir. Comme le fils qui apparaît en songe à son père en disant « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? » et que Freud décrit dans *L'Interprétation des rêves* Dom Juan n'est pas vu par son père. Car là où Dom Juan affirme une singularité, le père stigmatise une perversion – ce que Pasolini mettait au jour dans *Les Lettres Luthériennes* comme une perversion de l'idéal aristocratique en dissidence bourgeoise. Ainsi, à l'intérieur d'une fiction qui dresse partout les scènes de l'exubérance, de l'imprévisibilité, de la révolte et de l'insoumission, le père, lui, vient nous dire et dire à Dom Juan le conformisme que dit tout son trajet. À l'intérieur d'une pièce qui se déploie dans une économie de la dépense, Dom Louis désigne dans la propre chair de son fils l'incapacité à la vraie révolte. Ce drame d'une génération de fils incapables de tuer leur père, tout juste bon à souhaiter – dans leur dos – leur mort.









Ἰησοῦς ὁ Ναζωπαῖος  
ὁ βασιλεὺς τῶν Ἰουδαίων  
IHSVS NAZARENVS  
REX IVDAEORVM



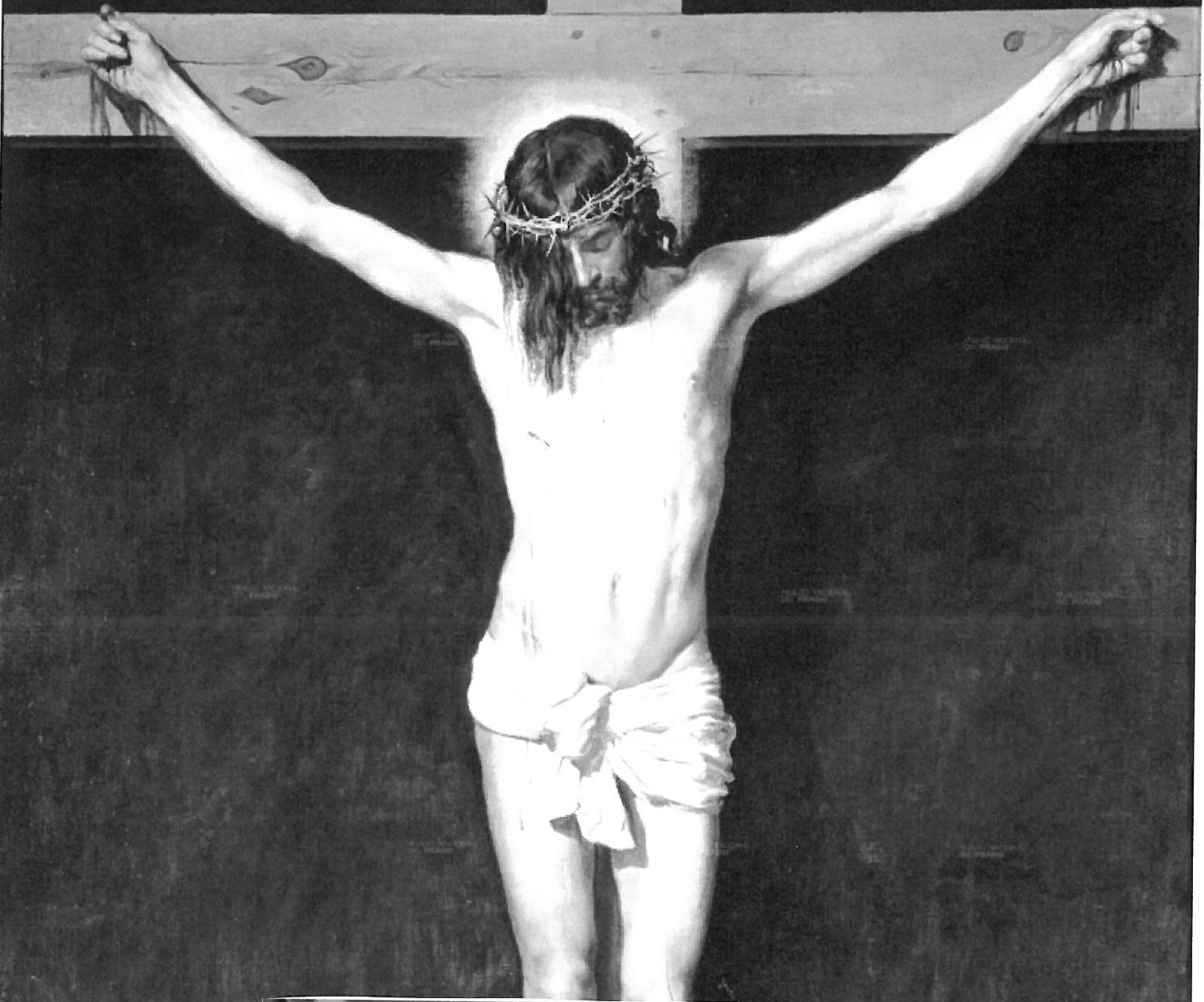
9  
TELECOM





C'EST MAINTENANT FRANÇOIS HOLLANDE 2012

יהושע נצרי מלך המלכות  
IHSOVS NAZOICE BATHAENE IOYAAINEN  
IHSVS NAZARANVS REX IYDAORVM



## LE THÉÂTRE COMME SACRIFICE RITUEL

Le théâtre sacrifice rituel  
maintenant le sacrifice  
est l' "Actressor"  
qui risque tout  
et *représente la mort*  
et sacrifie sa vie  
pour en commencer une autre  
pour devenir autre  
pour connaître le divin  
pour dépasser la mort  
" brûlant sur le bûcher "  
comme le buisson qui ne se consume pas  
un signal de Dieu -  
un signe de miraculeux  
" Plutôt mourir que d'aller en scène "  
Mourir de trac.

Rome, 5 avril 1982.

JULIAN BECK,  
THÉÂTRIQUE OU LA  
POSSIBILITÉ DE L'UTOPIE

## Avec le psychanalyste, l'homme se réveille

~~réveil. Il s'agit maintenant de trouver le point de réveil. C'est un moment difficile à faire apparaitre, parce subjectivement on n'y est pas souvent. On n'est ni complètement dans le rêve ni encore complètement réveillé. On est pas dans la réalité, on ne peut pas encore dire. Mais non, je suis dans ma chambre, je regarde les autres. Les autres imaginaient système des représentations.~~

### LACAN ET LE RÉVEIL

Pour ce qui concerne le réveil, nous passons maintenant à la lecture de Lacan. Tout d'abord dans le Séminaire VIII<sup>12</sup>, une première indication : « C'est de mon rêve, c'est de me déplacer dans le champ d'errance du signifiant que je peux entrevoir la possibilité de dissiper les effets de l'ombre, et savoir que ce n'est qu'une ombre. Déjà au niveau et dans le champ du rêve, si je sais bien l'interroger et l'articuler, non seulement je triomphe de l'ombre, mais j'ai un premier accès à l'idée qu'il y a plus réel que l'ombre, qu'il y a, tout d'abord et au moins, le réel du désir dont cette ombre me sépare. » Nous sommes encore dans une strate assez classique : se déplacer dans le champ du signifiant dissipe partiellement l'ombre qui me sépare du réel. Mais Lacan va distinguer deux pas vers la réalité. Un premier pas est fait au niveau du rêve, dans le rêve, mais atteindre à cette réalité qu'il touche suppose que je me réveille. Or, dit-il, ce qui réveille n'est pas du tout le trop de « réalité », que nous mettrons ici entre guillemets. Il dit : « Ce qui réveille, c'est la satisfaction de la demande. » Vient ensuite la phrase dont j'ai fait mon titre : « L'homme avec l'analyste se réveille... Il s'aperçoit qu'il est nécrophage. » Retenons que Lacan fait un lien entre ce qu'il révèle là, cet éclair du réveil comme pas vers la vraie réalité, et la structure de ce pas, qui est donc pour lui articulé à l'identification primaire. « Le cheminement analytique de la vérité sur l'homme nous a appris ce qu'est le réveil, et nous entrevoyons où va la demande. » Ce qu'il apporte là comme effet de cet événement improbable, la satisfaction de la demande, est véritablement bouleversant.

Je cite : « Il importerait ici de pointer que c'est précisément sur le chemin où il nous est montré que le désir est un désir de rêve, que le désir à la même structure que le rêve, que le premier pas correct est fait sur ce qui est le chemin vers la réalité. »

Dans le Séminaire XI<sup>13</sup>, *Les Quatre concepts*, on trouve deux passages sur l'éveil, page 56 et page 72. Dans le premier passage, il s'agit de ce fameux rêve que Lacan ne nous raconte pas. Il dit simplement qu'il était chez lui en train de dormir, on a frappé à la porte et il s'est réveillé. Pourquoi amène-t-il cela ? Le début du

chapitre annonce : « Saisir le processus primaire, nous le pouvons à tout instant. » Et il embraie sur sa petite affaire. Il s'agit donc de saisir le processus primaire. Or, dans la théorie n° 2 du rêve chez Freud, le désir inconscient se trouve au cœur des processus primaires. Donc, saisir le processus primaire nous met en étroit rapport avec le désir inconscient – pas le désir préconscient. Là, Lacan dit quelque chose de très simple : on dit que ce sont les coups sur la porte qui réveillent. Mais non. Les coups, c'est la perception, et entre elle et le réveil il y a l'inconscient. La preuve que la perception ne l'a pas réveillé, c'est, dit-il, qu'il a fait un rêve entre-temps. C'est le rêve qui réveille, quelque chose qu'il y a dans le rêve. Ici, on va pouvoir saisir, « entre perception et conscience, déjà », dit-il, « un statut du sujet ». Il y a plusieurs strates du statut du sujet chez Lacan. Là, dit-il, on va « saisir le statut du sujet de celui qui commence à rêver ».

Et il poursuit l'analyse : après tout, pourquoi me suis-je réveillé ? Il y a des somnambules, ça existe. Il y en a qui continuent de dormir et qui vont ouvrir la porte sans se réveiller. Qu'est-ce donc qui me réveille ? Qu'est-ce qui se passe entre cette perception du coup porté à la porte et le surgissement de la réalité – ça y est, je suis chez moi, ça va –, d'une réalité qu'il appelle une réalité représentée ? Une fois réveillé, on revient dans le monde des représentations. Mais entre les deux, qu'est-ce qui réveille ? Et là, il enchaine sur le rêve de l'enfant qui brûle. Pour conclure que ce qui réveille « c'est la réalité plus réelle ». Il y a la réalité une fois qu'on est bien réveillé, c'est celle qui est représentée. Mais ce qui réveille serait une réalité « plus réelle » ; plus réelle, dit-il, ce que le bruit perçu, plus réelle que le coup cogné à la porte. Or, cette réalité plus réelle, pour Lacan, c'est un message, un certain message analogue à cette phrase : « Père, ne vois-tu pas ? » Dans ce rêve de l'enfant qui brûle, comme le message est celui d'une rencontre manquée, le rêve ne satisfait que le désir de dormir. Il ne réveille pas, pas tout de suite. Nous allons retrouver cette question du désir de dormir.

Ce message qui se répète entre rêve et réveil et qui fonctionne comme une espèce de corps étranger excitant du psychisme, Lacan l'allie au trait unaire de l'automatisme de répétition, c'est-à-dire, de la rencontre comme toujours manquée. Là, entre rêve et réveil, se répète ce message : « Père ne vois-tu pas ? » La rencontre manquée entre le père et le fils se répète au moyen de la réalité. Laquelle ? la réalité représentée, évidemment ; c'est-à-dire la fausse réalité, si je puis dire, mais qui est la vraie, parce que la vraie est la fausse. Cette réalité de l'un qui dort pendant que l'autre meurt, c'est cela la vraie rencontre manquée. « Tu n'as rien entendu de ce qui m'arrivait », reproche le fils. « Père ne vois-tu pas que je brûle ? », « vision atroce », commente Lacan, « cette phrase même est un brandon ».

# DOM JUAN ACTE IV – SCÈNE IV

DOM LOUIS, DOM JUAN, LA VIOLETTE, SGANARELLE.

LA VIOLETTE.- Monsieur, voilà Monsieur votre père.

DOM JUAN.- Ah, me voici bien, il me fallait cette visite pour me faire enrager.

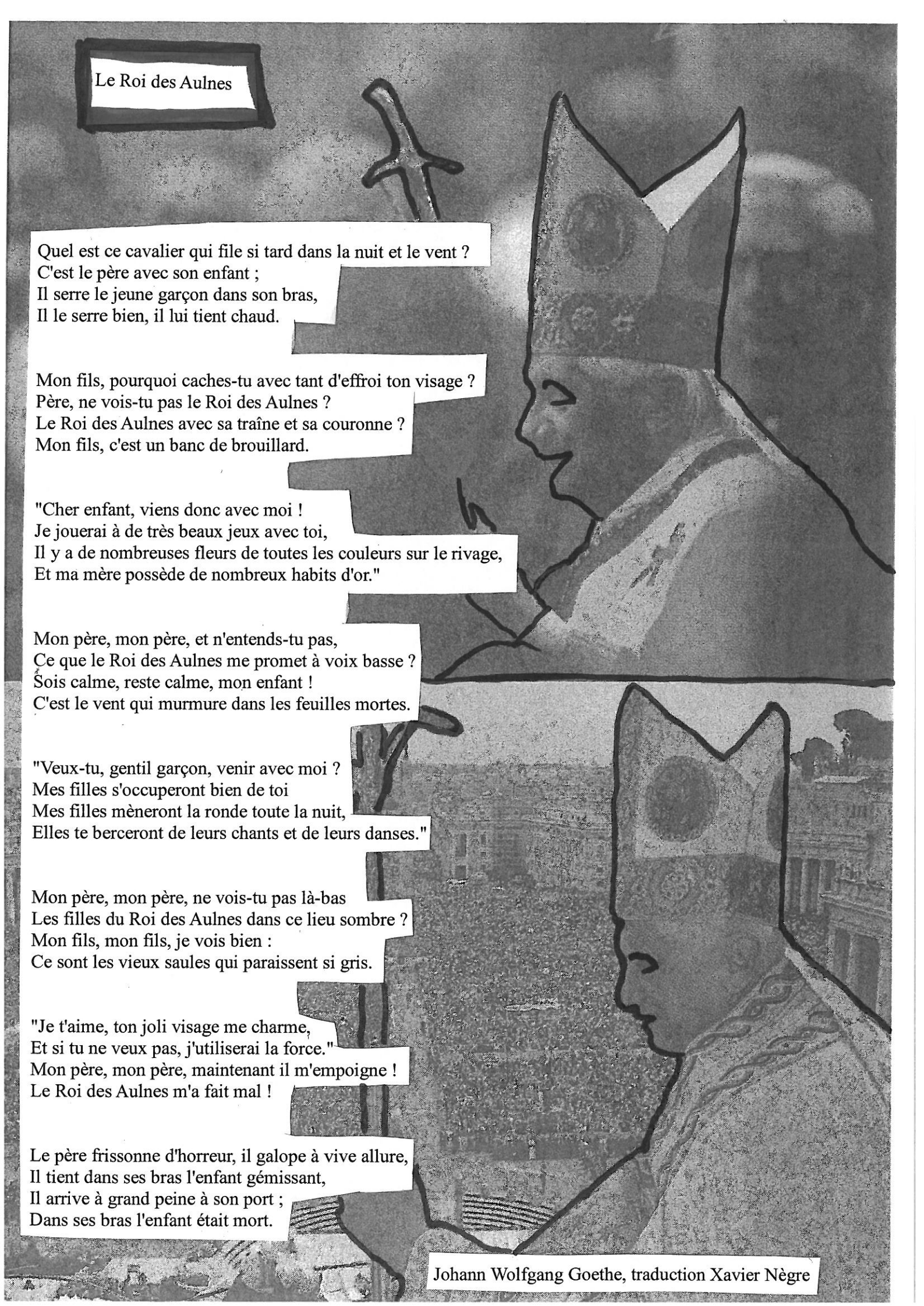
DOM LOUIS.- Je vois bien que je vous embarrasse, et que vous vous passeriez fort aisément de ma venue. À dire vrai, nous nous incommodons étrangement l'un et l'autre, et si vous êtes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportements. Hélas, que nous savons peu ce que nous faisons, quand nous ne laissons pas au Ciel le soin des choses qu'il nous faut, quand nous voulons être plus avisés que lui, et que nous venons à l'importuner par nos souhaits aveugles, et nos demandes inconsidérées ! J'ai souhaité un fils avec des ardeurs nonpareilles, je l'ai demandé sans relâche avec des transports incroyables, et ce fils que j'obtiens, en fatiguant le Ciel de vœux, est le chagrin et le supplice de cette vie même dont je croyais qu'il devait être la joie et la consolation. De quel œil, à votre avis, pensez-vous que je puisse voir cet amas d'actions indignes dont on a peine aux yeux du monde d'adoucir le mauvais visage, cette suite continuelle de méchantes affaires, qui nous réduisent à toutes heures à lasser les bontés du Souverain, et qui ont épuisé auprès de lui le mérite de mes services, et le crédit de mes amis ? Ah, quelle bassesse est la vôtre ! Ne rougissez-vous point de mériter si peu votre naissance ? Êtes-vous en droit, dites-moi, d'en tirer quelque vanité ? Et qu'avez-vous fait dans le monde pour être gentilhomme ? Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom et les armes, et que ce nous soit une gloire d'être sorti d'un sang noble, lorsque nous vivons en infâmes ?

Non, non, la naissance n'est rien où la vertu n'est pas. Aussi nous n'avons part à la gloire de nos ancêtres, qu'autant que nous nous efforçons de leur ressembler, et cet éclat de leurs actions qu'ils répandent sur nous, nous impose un engagement de leur faire le même honneur, de suivre les pas qu'ils nous tracent, et de ne point dégénérer de leurs vertus, si nous voulons être estimés leurs véritables descendants. Ainsi vous descendez en vain des aïeux dont vous êtes né, ils vous désavouent pour leur sang, et tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous donne aucun avantage, au contraire, l'éclat n'en rejaillit sur vous qu'à votre déshonneur, et leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions. Apprenez enfin qu'un gentilhomme qui vit mal, est un monstre dans la nature, que la vertu est le premier titre de noblesse, que je regarde bien moins au nom qu'on signe, qu'aux actions qu'on fait, et que je ferais plus d'état du fils d'un crocheteur, qui serait honnête homme, que du fils d'un monarque qui vivrait comme vous.

DOM JUAN.- Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez mieux pour parler.

DOM LOUIS.- Non, insolent, je ne veux point m'asseoir, ni parler davantage, et je vois bien que toutes mes paroles ne font rien sur ton âme ; mais sache, fils indigne, que la tendresse paternelle est poussée à bout par tes actions, que je saurai, plus tôt que tu ne penses, mettre une borne à tes dérèglements, prévenir sur toi le courroux du Ciel, et laver par ta punition la honte de t'avoir fait naître.

*Il sort.*



Le Roi des Aulnes

Quel est ce cavalier qui file si tard dans la nuit et le vent ?  
C'est le père avec son enfant ;  
Il serre le jeune garçon dans son bras,  
Il le serre bien, il lui tient chaud.

Mon fils, pourquoi caches-tu avec tant d'effroi ton visage ?  
Père, ne vois-tu pas le Roi des Aulnes ?  
Le Roi des Aulnes avec sa traîne et sa couronne ?  
Mon fils, c'est un banc de brouillard.

"Cher enfant, viens donc avec moi !  
Je jouerai à de très beaux jeux avec toi,  
Il y a de nombreuses fleurs de toutes les couleurs sur le rivage,  
Et ma mère possède de nombreux habits d'or."

Mon père, mon père, et n'entends-tu pas,  
Ce que le Roi des Aulnes me promet à voix basse ?  
Sois calme, reste calme, mon enfant !  
C'est le vent qui murmure dans les feuilles mortes.

"Veux-tu, gentil garçon, venir avec moi ?  
Mes filles s'occuperont bien de toi  
Mes filles mèneront la ronde toute la nuit,  
Elles te berceront de leurs chants et de leurs danses."

Mon père, mon père, ne vois-tu pas là-bas  
Les filles du Roi des Aulnes dans ce lieu sombre ?  
Mon fils, mon fils, je vois bien :  
Ce sont les vieux saules qui paraissent si gris.

"Je t'aime, ton joli visage me charme,  
Et si tu ne veux pas, j'utiliserai la force."  
Mon père, mon père, maintenant il m'empoigne !  
Le Roi des Aulnes m'a fait mal !

Le père frissonne d'horreur, il galope à vive allure,  
Il tient dans ses bras l'enfant gémissant,  
Il arrive à grand peine à son port ;  
Dans ses bras l'enfant était mort.

# HIER

Jeudi 5 septembre

## Atelier de transmission

2 participantes (Muriel et Sylvie)  
2 comédiennes (Marion et Chloé A.)

Autour de Sganarelle et Mathurine

Les scènes choisies étaient celles de Mathurine et Charlotte (scène 4, acte 2) et le monologue de Sganarelle (scène 2, acte 5). Après lecture, les deux participantes travaillent la rythmique et l'enchaînement des répliques entre Charlotte et Mathurine au plateau. Comment recevoir une réplique à laquelle on répond en différé ? Comment habiter le silence ?

Pour le monologue de Sganarelle, une nouvelle indication de jeu donné par Gwénaél M., oriente la recherche collective : il s'agit d'entrecouper la longue énumération que fait Sganarelle de temps plus longs. Les participantes proposent en lecture un débit plus lent, puis Marion essaye les nouvelles propositions. Que veut dire laisser des temps, des pauses, des blancs ? Quelle résonance crée le silence ?

Pour finir, c'est la suite de la scène de Mathurine et Charlotte avec Sganarelle qui devient outil de transmission. Des interrogations : ici Sganarelle ne serait-il pas dans la posture du séducteur, ne chercherait-il pas à prendre la place de Dom Juan ?

## Répétitions

Remise en chantier de l'acte 5. Exploration d'une nouvelle piste pour le spectre : pendaison d'Elvire, un pantin pendu tombe des cintres. Exploration pour le commandeur : tentative à 2 voix, puis en chœur avec échos. Un accident de répétition repousse l'exploration. Elle ne sera pas proposée le soir même.

## Représentation

27 personnes

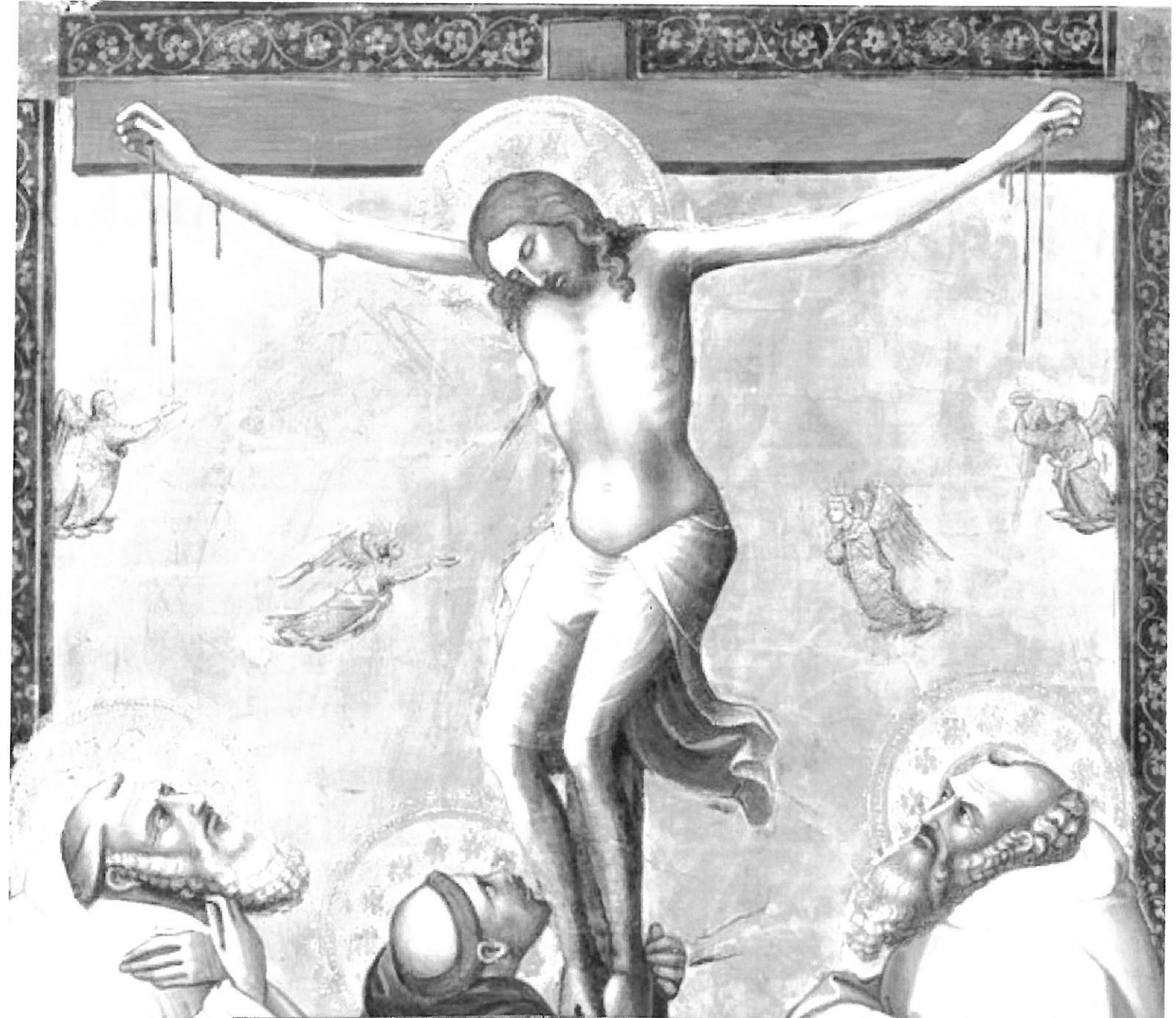
Ce soir il y a des amis du conservatoire, des étudiants et des plus âgés venus constater le changement de direction du théâtre. On peut entendre des « ça a changé ici dit donc ».

Petit comité. Grande écoute du public. Les spectateurs sont moins nombreux mais plus réactifs.

C'est fluide, précis, souple. La fin de la représentation est plus rythmée.

Il y a une petite frustration de ne pas avoir pu expérimenter les explorations de la répétition de l'après-midi. Beaucoup de rappels.

Sara Ferroud



Des policiers grecs effectuent un contrôle d'identité à Nea Vyssa, bourgade située près de la frontière turque, le 19 janvier. ANGELOS TZORTZINIS/« THE NEW YORK TIMES »/REDUX/REA